

**L**ancelot, 5 ans, a hâte d'avoir un an de plus pour découvrir le cours préparatoire. A sa mère, qui évoquait l'achat solennel d'un premier cartable, ce petit Parisien a ajouté, tout sourire, une autre raison de se réjouir d'une entrée à la « grande école » : la perspective de porter un masque, protection obligatoire – jusqu'à présent – pour tous les élèves à partir de 6 ans. « Quand je mets un masque sur ma figure, c'est comme si j'étais un adulte. J'en porte déjà quand je prends le métro », détaille-t-il, avec un enthousiasme non feint. On souhaite à Lancelot et à ses copains d'échapper à l'expérience d'un début de scolarité masqué, mais pour l'heure, ce nouveau rituel imposé par la pandémie lui apparaît comme une forme de promotion, l'accès anticipé et manifeste à l'univers des grandes personnes. Perdre ses dents de lait n'est plus le seul rite de passage vers l'âge de raison.

A l'école, les gestes barrières semblent contribuer à promouvoir une forme de maturité et à hâter la sortie de l'enfance. « Si les élèves de ma classe de CE2 acceptent aussi bien de porter le masque, c'est, disent-ils unanimement, parce que cela doit permettre de protéger leurs grands-parents », témoigne un professeur des écoles. Il faut croire que le Covid-19 a bouleversé l'ordre des priorités générationnelles ; ce n'est plus aux grands de prendre soin des plus petits, mais l'inverse.

Vulnérables, fragiles, personnes à risques : le vocabulaire qui qualifie depuis deux ans ces fameux « grands-parents » se veut protecteur. Mais n'est-il pas aussi un peu vexant pour ceux qui se vivaient jusqu'alors en retraités éternellement dynamiques, préparant leur trek du week-end sous l'œil bienveillant de leur généraliste (« Vous avez la vie devant vous, M. Dupont ! ») et de leur progéniture (« Mamie fait du kayak, elle est

trop cool ! ») ? Comme les enfants, les « jeunes seniors » ont mûri un peu vite sous les projecteurs du Covid-19. En France, 11,8 millions de personnes ont entre 60 et 74 ans, c'est-à-dire plus de 17 % de la population. Davantage touchés par les formes graves du virus – selon le ministère de la santé, plus de neuf personnes sur dix mortes du Covid-19 ont plus de 65 ans –, donc cibles prioritaires des mesures sanitaires, les plus de 60 ans ont soudain été embarqués, malgré eux, dans une catégorisation floue, allant de la barbe poivre et sel aux visages parcheminés des nonagénaires, qui semble leur susurrer à l'oreille qu'ils sont plus mortels que les autres.

De quoi sentir comme un petit coup de vieux, pour ces adeptes de la jeunesse éternelle. « Je suis très touché par ces jeunes gens qui se faisaient tester ou vacciner avant Noël pour éviter de contaminer leurs papy-mamie. Et tant pis si cela me renvoie à l'image de fragilité des grands-parents de ma génération qui vivaient moins longtemps en bonne santé », souligne Jean-Louis Champy, néoretraité dans l'Yonne. Léa Carré, 66 ans, est moins tendre. « La pandémie m'a envoyé en pleine face qu'à 65 ans on fait partie des personnes vulnérables, à protéger. Autrement dit, des vieux. Et, franchement, je n'avais pas encore compris que j'étais vieille », soupire-t-elle. « Parfois, j'ai l'impression que l'on a attribué aux gens une sorte de vignette Crit'Air selon leur ancienneté et qu'il faut la porter un peu comme on catégorise les voitures en fonction de leur date de mise en circulation », persifle cette ex-assistante de direction.

En fonctionnant comme une sorte de révélateur de nos âges réels, le virus a imposé un discours qui va à rebours de celui que la société martèle depuis plusieurs décennies. « Et si nous vivions dans une culture qui ne veut pas d'adultes, car des sujets infantiles et obsédés par eux-mêmes sont plus faciles à diriger ? », interroge Susan Neiman dans son livre *Grandir. Eloge de l'âge adulte à une époque qui nous infantilise* (Premier parallèle, 2021). En résumé, le virus aurait brutalement arraché nos habits de Peter Pan et, alors qu'elle n'était plus qu'un tas de sable, la pyramide des âges se serait soudain reconstituée sous nos yeux dans toute sa verticalité.

C'est notamment à travers l'expérience de la vulnérabilité que l'âge réel vient frapper à la porte. Après une vie professionnelle exempte du moindre arrêt maladie, Jean-Pierre Lopez, 64 ans, se pensait « en pleine forme ». Le Covid-19, contracté très tôt, s'est chargé de lui prouver le contraire. Aujourd'hui, il a fini par recouvrer goût et odorat, mais souffre de pathologies apparues dans le sillage de la maladie. « La pandémie m'a rappelé à une forme de fragilité. Il m'a fallu admettre qu'à mon âge je n'étais plus si jeune. Ce qui me console, c'est que les générations sont beaucoup plus connectées les unes aux autres qu'autrefois », insiste-t-il.

En élargissant indistinctement la notion de fragilité à ceux qui se trouvent en haut de la pyramide démographique, la pandémie a remodelé les contours de ce que l'on appelait autrefois « le troisième âge », et créé de nouveaux marqueurs. « La crise sanitaire a agi comme un accélérateur de vieillissement », confirme l'historien François Hartog. Non seulement elle a créé des distances de sociabilité, mais elle est venue brutalement contredire ce que la médecine chantonnait depuis des années, à savoir que l'on était loin d'être vieux après 60 ans. « Un véritable retour en arrière. Il a fallu expliquer, du jour au lendemain, à tous ces gens qu'ils appartenaient à une population à risque, voire que, dans certaines circonstances extrêmes, les plus anciens n'étaient pas réanimables. La médecine a dû enlever son masque », affirme ce spécialiste du rapport des civilisations au temps.

La sémiologue Mariette Darri-grand voit dans ces crispations individuelles, qui apparaissent face aux nouveaux marqueurs de l'âge, un moyen de s'affranchir d'une vérité statistique étouffante. « La période nous a acculturés au maniement des data. Or, tout argumentaire statistique mettant une moyenne en exergue écrase les singularités et entre en contradiction avec la primauté de l'individu », insiste-t-elle. Pour elle, « affronter le discours qui vous range parmi les individus « fragiles » est surtout difficile pour les hommes, qui sont traditionnellement moins habitués à faire face à leur propre vieillissement ».

C'est aussi ce qu'explique, d'une autre façon, Caroline Alzieu, documen-

taliste tout juste sexagénaire. « Personnellement, je ne me sens pas stigmatisée par les mesures liées au Covid-19, mais je conçois que ce soit dur à entendre de la part de notre génération de baby-boomers qui a, en quelque sorte, inventé la jeunesse pendant les « trente glorieuses » et dont on continue de recycler la musique, parfois ad nauseam. » Une génération qui se retrouve renvoyée à sa caducité partout où elle regarde.

Depuis 2019, les 60-75 ans ont, en effet, reçu un autre coup de bambou. Leur appartenance même à une classe d'âge jadis dorée s'est retrouvée démonétisée par le seul effet d'une expression popularisée par une députée néo-zélandaise de 25 ans, Chloé Swarbrick. A la chambre des représentants, elle a fait taire l'un de ses collègues d'un cinquantenaire « O.K., boomer » que l'on pourrait traduire par « cause toujours, vieux schnock ». L'économiste Marie Claire Villeval – qui dit avoir fort peu apprécié de recevoir, à peine ses 60 ans sonnés, une invitation à s'inscrire « à un club du troisième âge » de la part de la mairie de la ville où elle réside – redoute dès lors que « la focale ainsi braquée par la crise sanitaire sur la question de l'âge ne contribue à alimenter la critique des boomers, qui s'en seraient donnés à cœur joie, sans contrainte, mais qu'il faudrait aujourd'hui surprotéger ».

D'autant que la focale semble durablement bloquée. La pandémie dicte son temps et son rythme. Toutes les célébrations traditionnelles des grands moments de la vie sont, depuis deux ans, repoussées à des jours

meilleurs : les anniversaires et les mariages, les premières sorties en boîte, les pots de départ à la retraite... On ne passe plus progressivement d'âge en âge, mais on se trouve renvoyé à deux simples cases : jeune (et donc potentiellement moins vulnérable) ou vieux (et donc potentiellement équipé du double masque à élastiques surtendus). Cette bipartition de la population mondiale donne parfois envie de changer de case, et pas toujours dans le sens que l'on imagine. Au début de l'épidémie, alors que la vaccination n'était ouverte qu'aux plus de 65 ans aux Etats-Unis, deux jeunes Américaines se sont présentées dans un centre de vaccination de Floride grimées en vieilles dames, dans l'espoir d'obtenir leur dose. Malgré leurs bonnet, gants, lunettes et masques, les fausses mamies auront été confondues par leur allure douteuse.

Le délitement de la plupart des rites de passage participe d'un brouillage des repères parfois douloureux. Une année après avoir quitté une entreprise dont il a gravi maints échelons, François Van Abroonst, 65 ans, n'est pas encore tout à fait parvenu à tourner la page. « Après quarante-cinq ans de boutique, je suis parti comme un voleur, sans même avoir vu les gens de mon service, regrette-t-il. Le fait de ne pas avoir pu organiser un pot de départ me laisse une vraie frustration. Saluer mes collègues les plus proches m'aurait facilité le passage, permis de clore une partie de ma vie pour repartir de plus belle sur une autre. »

Les cérémonies de départ revues et corrigées à l'aune des normes sanitaires ont laissé à beaucoup un très mau-

ENQUÊTE

Comment ça va, mon vieux ?  
A 60 ans, ils se croyaient encore jeunes et dynamiques. Mais le Covid-19 les a fait glisser en accéléré dans la case des personnes fragiles. Ou comment passer en un clin d'œil de baby-boomeur à papy-boomeur

vais souvenir. « J'ai pu organiser mon pot de départ dans de bonnes conditions, mais nombre de collègues sont partis en disant au revoir en visio, parfois sans même brancher leur caméra, avec sur l'écran les collègues en version timbre-poste et le discours type expédié en cinq minutes par le directeur général. On les sentait la gorge un peu serrée. C'était dramatique », témoigne Marianne Querry, qui vient de quitter la Sécurité sociale.

Au cours de ces deux dernières années, nombre de jeunes adultes ont développé, à l'inverse, un goût prononcé pour cette vie de « retraite », au sens propre. Une existence Netflix-charentaises-tisane. « Cette parenthèse les a fait vieillir plus vite », affirme Jérémie Peltier, auteur de *La Fête est finie ?* (L'Observatoire, 2021) et directeur des études de la Fondation Jean Jaurès. Le chercheur brosse le portrait d'une jeunesse « moins portée sur le festif (...), davantage repliée sur le cocon familial ». Et tandis que la mémérisation de nos vies gagnerait de jeunes esprits, des « seniors » profitent paradoxalement de la pandémie pour s'affranchir des lignes de démarcation démographiques. Ainsi Dominique Boumont, ancien cadre dans l'informatique, dit avoir peaufiné sa propre philosophie de l'existence à l'épreuve du Covid-19. « Je ne vais pas me mettre à déprimer dès que l'on comptabilise le nombre de mes années. Tout cela ne me traumatise pas. L'âge réel, c'est l'âge que l'on se donne. Alors, tant que je peux avancer, je compte bien profiter de la vie. » Bref, il entend se tenir à distance respectable de ces « histoires de vieux ».



JOCELYN COLLAGES

## LES MOTS POUR LE DIRE

# L'âge de (se faire une) raison

### « Vieux »

Ce n'est pas un gros mot mais cela s'en approche. « Vieux » est un vocable à manier avec précaution, comme le rappelle un arrêté du 13 mars 1985 « relatif à l'enrichissement du vocabulaire relatif aux personnes âgées, à la retraite et au vieillissement ». Celui-ci recommande l'emploi de « l'expression personne âgée », jugée « commode pour remplacer celles de vieux, vieilles, vieillards car le mot "vieux" a souvent des connotations négatives de déclin, de déchéance, d'obsolescence ou d'incapacité ». Pourquoi le mot « vieux » est-il tenu à l'écart du vocabulaire de la bienséance ? « Parce qu'on n'a pas le droit de vieillir et que, lorsque malgré tout on vieillit, on est toujours jeune », répond la sémiologue Mariette Darrigrand. « Si on a plus de 100 ans, on est centenaire et cela relève de la performance, pas du vieillissement », ajoute-t-elle. Quel autre terme utiliser ? Le choix est vaste mais se perd un peu dans les sables mouvants. « En fait, il n'y a pas vraiment de mot pour désigner toute cette catégorie de la population, et c'est tant mieux car le critère d'âge est – hormis pour les questions de santé – de moins en moins discriminant », se félicite l'autrice de *Virile comme Vénus* (Des Equateurs, 2021).

### « Personnes âgées »

Le terme a... vieilli. Il est devenu dépréciatif et ne survit guère que dans l'acronyme Ehpad (établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes). Manquant d'empathie, trop marqué par la culture hospitalière, ne collant pas du tout à la prise en compte de la génération de retraités des années 1980 – composée de sexagénaires plus aisés et à même de vieillir en meilleure santé –, la dénomination suscite toujours autant de réticences. Idem pour le troisième âge, que l'apparition du concept de « quatrième âge » (au succès fugace) n'a pas permis de rajeunir.

### « Anciens, aînés »

Célébrer « nos aînés » et « nos anciens » constitue l'une des incontournables figures rhétoriques de tout discours politique, pratiquement au même rang que « nos territoires ». Un léger parfum de bienveillance descendante et surannée – voire de clientélisme – flotte autour de ces vocables pas vraiment taillés pour mettre en valeur ceux qu'ils désignent. Et qui négligent une réalité résumée par l'anthropologue Bernadette Puijalon : « On est socialement vieux de plus en plus tôt, et biologiquement de plus en plus tard. »

### « Senior »

Cette expression attrape-tout connaît un succès en trompe-l'œil. Sa sphère d'influence est potentiellement gigantesque. Initialement fixé à 55 ans puis à 50 ans, l'âge permettant d'intégrer les rangs de cette confrérie n'a cessé de baisser. Certaines entreprises considèrent les plus de 45 ans comme des « seniors » compte tenu de leur expérience professionnelle. Devenue une authentique tarte à la crème, l'expression n'a jamais pu livrer une définition cohérente de la catégorie qu'elle est censée fédérer.

Le senior, invention du marketing, appartient d'abord à l'univers consumériste, celui de la fameuse *silver economy* (littéralement, « l'économie des cheveux gris ») qui a aussi engendré la notion baroque de « couple mature » dans le tourisme. Malgré son allure engageante, le qualificatif peut provoquer un réflexe de méfiance, surtout de la part de ceux qui se sentent englobés dans cette catégorie. « Senior est un terme conçu pour occuper le terrain. Mais personne ne s'y identifie », constate Mariette Darrigrand. Il n'est en effet d'aucune utilité dans la vie quotidienne. Entend-on souvent dire spontanément dans une conversation de la vraie vie : « Le public du concert était surtout composé de seniors ? La SNCF, pour sa part, continue sans états d'âme à proposer une Carte Avantage Senior.

### « Papy et mamie »

Merci de ne pas les appeler « papy » ou « mamie ». Pour certains jeunes grands-parents, c'est un combat presque quotidien livré à leurs enfants et petits-enfants. Quoique affectueuse, cette dénomination les fait vieillir de vingt ans chaque fois qu'ils l'entendent. Et pourquoi ne pas leur donner du « pépère » et du « mémère », tant qu'on y est ? Ils ont évidemment envie de jouer le rôle de grands-parents, mais pas comme ceux qu'ils ont connus dans les années 1960 et 1970, qu'ils sentaient préoccupés et valeurs.

Sauf que les petits-enfants, qui aiment marquer la relation qui les relie à leurs ascendants en les gratifiant d'une expression qu'ils perçoivent comme chaleureuse, ne comprennent pas toujours le léger agacement que provoque l'usage de « papy » ou de « mamie ». A moins qu'ils ne prennent un malin plaisir à y recourir. Dans tous les cas, inventer une alternative suppose de se livrer à un gros effort de créativité linguistique, résultat d'une intense négociation familiale.

### « Papy-boomeur » ou « mamie-boomeuse »

De prime abord, la locution peut paraître attendrissante, car elle consacre l'ascension de la pyramide des âges par les baby-boomeurs, désormais grands-parents (voire arrière-grands-parents pour les premiers d'entre eux) mais toujours dynamiques et fidèles à leur jeunesse trépidante. Toutefois, cette dénomination a pris une connotation implicitement caustique depuis le succès de l'apostrophe moqueuse « OK, boomer ». Un slogan forgé pour remettre à sa place une génération accusée d'avoir profité des années de croissance sans se soucier des lendemains de la planète.

### « Vieux con »

Paradoxalement, ce qualificatif peu gratifiant est parfois revendiqué par les « vieux ». S'auto-proclamer « vieux con » ou « vintage » avec ce qu'il convient de distance ironique sonne comme un manifeste, une profession de foi contre la modernité. C'est se poser en fier représentant de la vieille école, à contre-courant des lubies de l'époque. « Cela peut aussi être un moyen de se trouver une excuse à bon compte, par exemple pour se défilier devant une banale incursion dans le monde du digital qui n'aurait pourtant rien de complexe », relève Mariette Darrigrand.